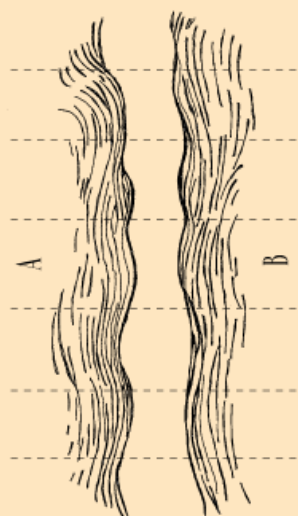


Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



TRAVAUX DES COLLOQUES LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, 1916-2016. L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

Éditeurs scientifiques : Daniele
GAMBARARA, Fabienne REBOUL.

David PIOTROWSKI,
« Morphodynamique du signe –
Construction et perspectives »

Communication donnée dans la session de Christian
Puech, *L'héritage du CLG : Saussure, saussurismes,
structuralismes*, au colloque **Le Cours de
Linguistique Générale, 1916-2016. Le Devenir**,
Paris, 15-17 juin 2016.

CERCLE FERDINAND DE SAUSSURE

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1

Pour consulter le programme complet de la session de Christian Puech,

L'héritage du CLG : Saussure, saussurismes, structuralismes :

<https://www.clg2016.org/paris/programme/session-2/>



**CERCLE
FERDINAND
DE SAUSSURE**

MORPHODYNAMIQUE DU SIGNE

Construction et perspectives

David Piotrowski
CNRS – EHESS (IMM-LIAS)
david.piotrowski@ehess.fr

1– INTRODUCTION

La morphodynamique du signe se situe dans la lignée des travaux de R. Thom et J. Petitot, et pour partie dans la perspective élaborée par ce dernier d'une schématisation de la catégorialité structurale.

Sous un jour plus restreint, la morphodynamique du signe peut être vue comme une application et une adaptation à la théorie saussurienne du signe des formes mathématiques de l'objectivité structurale, telles qu'acquises, donc, par R. Thom et J. Petitot. Sous ce jour, aussi, l'ambition est en quelque sorte de combler une lacune de la théorie saussurienne, lacune que Raffaele SIMONE signalait¹ dans son intervention au colloque *GLG* 2016, et qui tient au manque d'un appareillage analytique et technique.

Il faut toutefois aussitôt souligner que la démarche ici entreprise n'est pas simplement modélisatrice : il ne s'agit pas, dans une sorte de « mimétique » ou d'« imagerie formelle », de transcrire sous une écriture logico-mathématique certaines caractéristiques logiques et opératoires des concepts qui entrent dans le dispositif du signe saussurien. Mais, il s'agit de reconnaître, suivant le principe d'une exposition transcendante, les contenus mathématiques qui explicitent le sens formel des intuitions structurales saussuriennes (en tant qu'elles sont des intuitions formelles), lesquels contenus mathématiques en retour déterminent ces intuitions structurales.

Quoi qu'il en soit, et pratiquement, pour établir l'expression morphodynamique de la théorie saussurienne du signe, il faudra procéder en deux temps : d'abord, mettre au jour l'architecture fonctionnelle du signe saussurien, et, ensuite, assigner aux composantes de cette architecture le contenu mathématique qui, précisément, en livre et détermine la valeur objective.

Le dispositif d'une « morphodynamique du signe » a été présenté en différents endroits² auxquels nous renvoyons pour son détail. En ces lignes, nous nous bornerons à un bref rappel des principales étapes de sa construction et de ses principaux appuis argumentatifs, en choisissant de mettre l'accent sur sa signification phénoménologique.

Ainsi, on verra que le dispositif du signe saussurien, qui au départ répond à une finalité *objectivante*, finit par dévoiler une signification phénoménologique en propre — *précisément* en ce que ce dispositif restitue (et même de façon plus fine) l'analyse phénoménologique husserlienne de la conscience verbale.

De cette façon, la théorie saussurienne du signe, en dévoilant une signification phénoménologique, accomplit les vœux de Merleau-Ponty, selon lequel « Dès qu'on distingue du côté de la science objective du langage, une phénoménologie de la parole, on met en route

¹ Raffaele Simone, 2016, « L'élaboration des idées-phares de Saussure. Continuation et discontinuité », Colloque International *Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016 Le devenir*, Paris 15-17 juin 2016.

² Essentiellement Piotrowski 1997, 2009, 2010, 2011, 2012a et 2017.

une dialectique par laquelle les deux disciplines entrent en communication le point de vue subjectif en enveloppe le point de vue objectif, [et réciproquement] »³.

Mais, anticipant ici quelque peu, si l'on pourra effectivement établir dans une sorte d'assimilation réciproque les formes de l'objectivité et de la phénoménalité sémiolinguistiques, on ne versera pas pour autant dans une problématique de l'organicité, une problématique goethéenne du concept intuitif, car ici phénoménalité et objectivité ne se recouvrent pas complètement. Cela tient au fait, comme il sera mis en évidence, de l'existence de deux plans de phénoménalité sémiolinguistique, et, corrélativement, de deux ordres de rationalité sémiolinguistique, distincts mais conjointement à l'œuvre. Le premier plan concerne le signe tel qu'il se livre aux sujets parlants, dans ses formes spécifiques d'apparaître, et dualement tel qu'il relève d'une rationalité pratique. Le second plan, qui répond au schéma kantien de la connaissance empirique, saisit la phénoménalité sémiolinguistique selon les formes d'une intuition structurale pure, dont la morphodynamique livre une détermination mathématique et qui ouvre sur une schématisation des concepts de la catégorialité structurale (cf. Petitot 1985b).

2 – L'ARCHITECTURE FONCTIONNELLE

2.1 – L'équation fondamentale

Le point de départ se trouve dans la définition du rapport d'*opposition*, que l'on peut formuler par l'équation suivante – où les écritures « Opp », « # » et « S&P » valent respectivement pour « opposition », « différence » et « Syntagmatique & Paradigmatique » :

$$\text{Opp} = \# + (\text{S\&P})$$

Ce que cette équation exprime, c'est que l'*opposition* est une « différence conjointe à un rapport »⁴ – conception largement confirmée dans différentes sources, ainsi : « La notion saussurienne d'opposition implique [...] à la fois différence et rapports (III 142) »⁵ ou « [...] le jeu des différences se manifeste dans deux ordres de rapports : celui des syntagmes et celui des associations »⁶.

Cette définition peut être vue comme une sorte d'*équation fondamentale* — dans la mesure où elle présente une très forte densité informative (qu'il faudra justement extraire), et dans la mesure aussi où on peut presque en déduire (cf. *infra*), comme on tire une solution, l'architecture fonctionnelle du signe saussurien.

Observons d'abord que dans cette équation, les différences et les oppositions se trouvent situées de part et d'autre de l'égalité, ce qui indique qu'elles ne relèvent pas d'un même champ de fonctionnement. En effet, les différences concernent soit les seuls signifiants, soit les seuls signifiés, tandis que les oppositions concernent les signes dans leur unité essentiellement indivise. Toutes choses fermement attestées, par exemple dans le *Cours* : « Dès que l'on compare entre eux les signes [...] on ne peut plus parler de différences ; l'expression serait impropre, puisqu'elle ne s'applique bien qu'à la comparaison de deux images acoustiques, par exemple *père* et *mère*, ou à celle de deux idées, par exemple l'idée « père » et l'idée « mère » ; deux signes comportant chacun un signifié et un signifiant ne sont pas différents [...] Entre eux il n'y a qu'*opposition* »⁷, ou bien : « dans un état de langue, il n'y que des différences [...] soit dans les signifiés, soit dans les signifiants. Quand on arrivera aux termes eux-mêmes, résultat du rapport entre signifié et

³ Merleau-Ponty, 2003, p. 140.

⁴ Godel, 1969, p. 200.

⁵ Godel, 1969, p. 197.

⁶ Godel, 1969, p. 200.

⁷ CLG, p. 167.

signifiant, on pourra parler d'opposition »⁸, ou encore : « deux signifiants ou signifiés sont différents, deux signes sont opposés »⁹. De même dans le *Cours III* : « il n'y a dans la langue que des différences [...] Il n'y a du moins de différences que si l'on parle [...] des signifiés ou des signifiants. <Quand on arrivera aux termes eux-mêmes, résultant de rapports entre signifiant et signifié>, on pourra parler d'oppositions »¹⁰.

Dans cette équation la dimension « relationnelle » (les « rapports S&P ») opère donc comme principe commuant les différences en oppositions — l'*oppositivité* apparaît en effet comme *promotion systémique (et linguistique) de la différentialité*, donc comme assimilation structurale *en langue* d'un ordre sous-jacent de négativité.

Cette équation affirme donc une sorte *d'incomplétude* du rapport de différence, précisément en ce que c'est aux « rapports S&P » qu'il revient d'accomplir la promotion des « différences », rapports de nature pour ainsi dire « proto-sémiotique », en « oppositions » quant à elles d'une nature sémiotique accomplie — *incomplétude* d'ailleurs reconnue par Saussure : « l'entité linguistique n'existe que par l'association du signifiant et du signifié ; dès qu'on ne retient qu'un de ces éléments, elle s'évanouit ; au lieu d'un objet concret on n'a plus devant soi qu'une pure abstraction »¹¹, ou bien : « Si sans nous en douter, nous ne prenons qu'un des éléments [du signe], une des parties, nous avons aussitôt falsifié l'unité linguistique. Nous avons fait une abstraction [« abstrait = pas linguistique »¹²] et ce n'est plus l'objet concret que nous avons devant nous »¹³.

Ainsi, alors que les oppositions fonctionnent *en langue*, comme modalités relationnelles instituant des signes, les différences, investissant des substances (Expression & Contenu), opèrent, disons, *à la marge* du système linguistique. En effet, se situer au seul plan des signifiés ou des signifiants, c'est rompre l'unité essentielle du signe et sortir du champ de l'existence linguistique « concrète » — dualement, c'est échapper au régime des oppositions qui régissent l'objectivité linguistique.

La distinction opposition/différence et l'incomplétude du rapport de différence détermine alors une *topologie du système* de la langue dans ses connexions aux substances qu'elle informe. Car se situer au seul plan des signifiés ou des signifiants c'est se situer à la « frontière » du système linguistique, en ce lieu délimité où n'opèrent que les rapports différentiels. Les rapports différentiels opèrent, on peut dire, *à la périphérie* de la langue : ils se saisissent des substrats extérieurs à la sphère d'objectivité sémiolinguistique pour y configurer des identités de langue « inachevées », et qui sont attenantes au système linguistique en ce que leur raison structurale y réside en ultime instance.

On y distinguera ainsi un « intérieur » dont les formes oppositives constituent le régime d'unité et d'homogénéité, deux « extérieurs » : les substances sur quoi en ultime instance débouche et repose la langue, et des « frontières », interfaces entre le système des oppositions et ses extériorités, et dont on a vu qu'elles consistent en une structuration différentielle de ces dernières (cf. illustration).

⁸ Saussure *in* (Godel, 1969, p. 92).

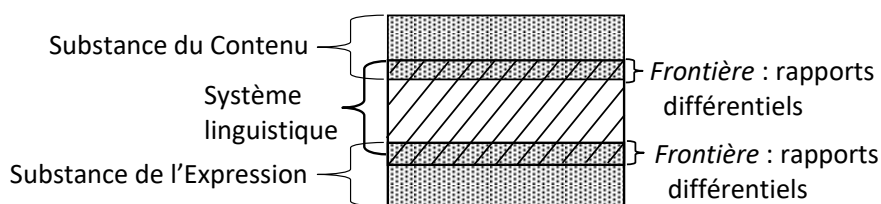
⁹ Saussure *in* (Godel, 1969, p. 153).

¹⁰ *Cours III*, p. 288.

¹¹ *CLG*, p. 144.

¹² *Cours III*, p. 229.

¹³ *Cours III*, p. 224.



Aussi, on reconnaîtra aux signifiants et aux signifiés, comme pris isolément, un statut hybride : ne relevant à part entière ni des formes de l'objectivité linguistique, ni des plans d'expérience (psychique ou sensorielle) dont la langue se saisit (et informe), ils occupent une position intermédiaire qui leur confère *un sens doublement transitionnel* : vus d'un côté, ils préparent à la langue en ce qu'il constituent un moment structural tourné vers l'accomplissement linguistique, vus de l'autre côté, ils ouvrent sur le dehors en ce que, en partie déliés de l'ordre linguistique et touchant aux empiries extralinguistiques, ils y donnent accès.

2.2 – *Le rapport de différence*

A ce point, il faut examiner plus précisément ce qu'il en est des *rapports de différence*, et pour ce faire, débutons avec quelques rappels :

D'abord, introduisant à l'idée d'une identité différentielle, Saussure observe que l'unité linguistique n'est jamais fondée « [...] que sur sa non-coïncidence avec le reste »¹⁴ — dualement : « [la] plus exacte caractéristique [d'un signe] est d'être ce que les autres ne sont pas »¹⁵. Plus radicalement encore – et donnant toute son ampleur au principe d'une ontologie structurale où la différence (identité différentielle) prime sur l'individuation autonome et positive – « dans la langue il n'y a que des différences sans *termes positifs* »¹⁶.

Il faut reconnaître avec Merleau-Ponty que l'idée d'une identité différentielle, est une *idée difficile*. C'est une « *idée difficile*, car, au plan sémantique notamment, le bon sens [nous dit] que si le terme A et le terme B n'avaient pas du tout de sens, on ne voit pas comment il y aurait contraste de sens entre eux [...] »¹⁷. C'est même une *idée très difficile* car elle débouche sur le problème de la valeur. Comment, en effet, dès lors que l'essence des signes est différentielle, concevoir leur ouverture sur du sens ? Autrement dit, comment la « liaison latérale du signe au signe [peut-elle valoir comme] fondement d'un rapport final du signe au sens »¹⁸ ?

Mais cette Idée est doublement difficile parce que, comme le montre l'« équation fondamentale », la conformation différentielle du champ sémiolinguistique ne concerne pas les unités disons « manifestes », les unités « concrètes » que nous livre le système sémiolinguistique, à savoir les signes comme entités « délimitées »¹⁹. Le rapport de différence travaille, pour ainsi dire, « en dessous » de ses éléments les plus apparents, et se trouve donc « masqué » par le théâtre des signes, tels qu'ils s'imposent spontanément à l'observation et relèvent des pratiques sémiolinguistiques. Et si la « pure différence », le régime spécifique de la différentialité, qui se trouve donc à l'œuvre en deçà du phénomène-signe, en un lieu où l'intuition sémiolinguistique, dans toute sa plénitude, n'a pas directement accès, c'est que, comme y insiste Saussure, en ce lieu on n'y parvient que par abstraction : « le caractère négatif [*i.e.* différentiel] ne s'observe

¹⁴ CLG, p. 163.

¹⁵ CLG, p. 162.

¹⁶ CLG, p. 166.

¹⁷ Merleau-Ponty, 2003, p. 63.

¹⁸ Merleau-Ponty, 2003, p. 65.

¹⁹ « le mot est l'unité la plus fortement délimitée » (Saussure *in* (Godel, 1969, p. 211)).

jamais à l'état pur : il ne peut l'être en effet que si, par abstraction, on considère qu'un seul côté du signe »²⁰. Voilà d'ailleurs pourquoi, quand bien même « Saussure peut [...] montrer que chaque acte d'expression [...] devient signifiant [...] en tant qu'il se différencie des autres gestes linguistiques, *la merveille est qu'avant lui nous n'en savions rien et que nous l'oublions encore chaque fois que nous parlons* »²¹.

Mais cette conjoncture se découvre singulière, dans la mesure où il faut aussi reconnaître aux rapports différentiels le statut de formes pures d'une intuition structurale.

En effet, comme y insiste J. Petitot, à la suite de Deleuze, « toute *valeur* au sens structuraliste du terme (*i.e.* définie par un système d'écart différentiels) est toujours dans un sens intuitif, une valeur positionnelle, une place (un domaine) dans un « espace » abstrait décomposé en domaines par un système de discontinuités (de seuils) »²². Aussi, « la notion primitive de discontinu — c'est-à-dire de différence, de différenciation — est en quelque sorte l'« intuition pure » de l'ordre structural. Un « espace » structural est [...] un continuum qui se trouve catégorisé par un système de discontinuité »²³.

C'est dire que « l'intuition pure du structuralisme [...] c'est l'intuition du partage d'un espace substrat par un système de seuils »²⁴ ; « L'intuition pure structurale [est celle] de la différence et de la position »²⁵. Ou encore : « dans tous les domaines [relevant d'une ontologie structurale] une même conceptualité est à l'œuvre [qui renvoie] à une intuition pure (au sens de Kant) de nature topologico-dynamique — et non logique. [...] »²⁶.

Ainsi, d'un côté, une analyse phénoménologique « première », à fleur de l'empirique, reconnaît dans le signe, comme unité indivise d'un signifiant et d'un signifié, la donnée primordiale du champ d'expérience sémiolinguistique (« le phénomène central du langage est l'acte commun du signifiant et du signifié »²⁷), tandis que de l'autre, une analyse phénoménologique transcendantale, « seconde » en tant qu'elle participe d'une problématique de constitution des objectivités empiriques, reconnaît dans les rapports de différence, qui relèvent d'un *a priori* topologique et dynamique, une forme de l'intuition structurale. En vérité, cette conjoncture n'est pas aporétique comme elle le pourrait sembler : on montrera en effet, à travers l'analyse morphodynamique, que ces deux formes de phénoménalité ne sont pas exclusives mais se conjuguent en un système où les signes comme pratiqués participent de la constitution des légalités qui leurs sont sous-jacentes. La notion de différence doit donc être conçue sous la forme d'un système de discontinuités (réseau de frontières) catégorisant un espace substrat supposé homogène en sous-domaines attenants — et c'est d'ailleurs sans conteste ces formes qui se trouvent à l'œuvre dans l'analyse saussurienne : « Nous pouvons donc représenter le fait linguistique dans son ensemble, c'est-à-dire la langue, comme une série de subdivisions contiguës dessinées à la fois sur le plan indéfini des idées confuses ; c'est ce qu'on peut figurer très approximativement par le schéma : »²⁸.

²⁰ Godel, 1969, p. 197.

²¹ Merleau-Ponty, 2003, p. 131, nous soulignons.

²² Petitot, 1992, p. xxi.

²³ Petitot, 1985b, p. 63.

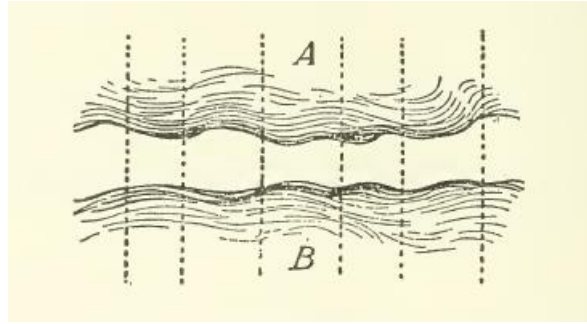
²⁴ Petitot, 1985b, p. 69.

²⁵ Petitot, 1985b, p. 290.

²⁶ Petitot, 1992, p. xxi.

²⁷ Merleau-Ponty, 2003, p. 154.

²⁸ CLG, p. 155-156.



Mais cette intuition topologique se double d'une dimension dynamique, et ici encore les descriptions que Saussure donne des rapports entre signifiés ne laissent place à aucun doute : le réseau de frontières découpant en parcelles un espace substrat est fondamentalement l'actualisation d'une configuration d'équilibre à laquelle des dynamiques sous-jacentes, s'exprimant spatialement comme propensions expansionnistes, parviennent en se limitant réciproquement.

Cette conception topologique *et* dynamique ressort de façon flagrante dans les passages sur les rapports synonymiques, notamment tels que le restitue le *Cours* : « [...] tous les mots qui expriment des idées voisines se limitent réciproquement : des synonymes comme *redouter*, *craindre*, *avoir peur* n'ont de valeur propre que par leur opposition ; si *redouter* n'existait pas son contenu irait à ses concurrents »²⁹, et : « [...] si par impossible on n'avait choisi au début que deux signes, toutes les significations se seraient réparties sur ces deux signes »³⁰

Les structures différentielles, telles qu'envisagées par Saussure, sont donc des structures de discontinuité qui catégorisent un espace substrat, et elles procèdent d'une stabilisation de régimes dynamiques oppositifs (en concurrence à l'actualisation). Et comme « les mathématiques catastrophistes [*i.e.* la morphodynamique] déterminent l'intuition catégoriel qu'est l'intuition pure structurale [topologique et dynamique] et en permettent l'exposition transcendante »³¹, la morphodynamique est donc à même de livrer l'expression mathématique conforme des intuitions et des concepts saussuriens.

2.3 – Différences entre signifiants

Mais pour Saussure cette conception topologique et dynamique des rapports de différence ne s'applique pas également aux plans du contenu et de l'expression.

Pour ce qui est des signifiés, l'application est directe : les signifiés, on l'a vu, se limitent réciproquement. Par contre pour les signifiants, l'affaire est plus complexe : Saussure reconnaît le caractère différentiel (au sens topologique et dynamique) des phonèmes (qui sont des « entités oppositives, relatives et négatives »³²) mais il ne reconnaît pas aux signifiants une même nature proprement différentielle.

Alors que les phonèmes se construisent dans des rapports de limitations réciproques, entre les signifiants les rapports de différence ne sont pas de nature topologique et dynamique, mais algébrique, comme il en ressort dans cette observation de Godel : « sans le reconnaître expressément, Saussure devait penser que les différences de signifiants se laissent observer et analyser plus aisément que celles des signifiés. *Deux suites de sons ne peuvent différer que par le nombre,*

²⁹ CLG, p. 160.

³⁰ Saussure *in* (Godel, 1969, p. 199).

³¹ Petitot, 1985b, p. 290.

³² CLG, p. 164.

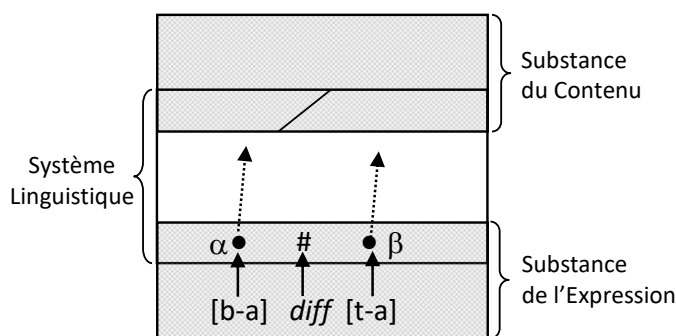
la qualité et l'ordre des unités irréductibles, et on a vu [...] que la détermination de ces unités, pour Saussure, ne pose pas de véritable problème »³³.

Or la différenciation en termes de *nombre*, de *qualité* et d'*ordre* suppose à l'évidence de se situer sur un plan d'appréhension et de qualification d'objet qui règle le décompte (*nombre*), l'identification (*qualité*) et la distribution (*ordre*) des unités phonématiques... Donc de se situer sur un plan « dominant » celui des différenciations négatives dont procèdent les identités phonématiques, et où ces phonèmes sont approchés comme unités *a*, *b*, *c*... autonomes, partant dénombrables, et porteuses d'attributs spécifiques (traits distinctifs) au format de prédicats $P_i(a)$, $P_i(b)$... qui en permettent la comparaison.

De cette façon, les signifiants se trouvent détenir une identité (comme agencements de composantes phonématiques) qui n'est pas conditionnée par leurs différences mutuelles mais au contraire qui les fonde (en termes, donc, de nombre, de qualité et d'ordre). Autrement dit, de telles différences ne sont pas *productives* mais *résultatives*. Et c'est en effet sur la base de ces identités (chaînes phonématiques) que des rapports formels de « distinctivité » peuvent être tirés pour être mis en relation fonctionnelle avec les écarts différentiels entre signifiés. Entre signifiants on parlera de différence « distinctive » (*vs* négative).

Le dispositif fonctionnel qui en résulte est le suivant :

Au plan des signifiants (substance de l'expression) on a une configuration à trois facettes :



- La première facette est celle des identités constituées en dehors du système linguistique en propre (comme réseau d'oppositions), nommément les chaînes phonématiques, et en tant que telles pourvues d'identités (par exemple les chaînes /b-a/ et /t-a/ identifiées comme combinaisons spécifiques des phonèmes /b/, /t/ et /a/);
- deuxième facette : ces identités extralinguistiques vont se trouver converties en simples unités formelles contractant des rapports de différence (notés « # ») de nature logico-relationnelle qui reproduisent les jugements (empiriques) de distinctivité instruits en deçà (ainsi, les chaînes /b-a/ et /t-a/ seront converties en unités formelles α et β entretenant un rapport de différence « # » tiré de la comparaison de ces chaînes comme compositions spécifiques de phonèmes, soit : $\alpha\#\beta$).
- Enfin, troisième facette, ces unités sont engagées dans le système de la langue en tant qu'elles participent d'une connexion fonctionnelle (notée par une flèche verticale), qui reste à déterminer, avec l'ordre des signifiés.

2.4 – Note sur la nature des signifiants

Les signifiants se découvrent ainsi pourvus d'un statut complexe. En effet, dans un tel dispositif fonctionnel, ils relèvent de deux ordres indépendants de constitution et, en tant que tels sont passibles d'une double approche, d'une double saisie : d'une part comme tournés vers du sens, et,

³³ Godel, 1969, p. 199, nous soulignons.

d'autre part et conjointement, comme simples compositions phonématiques. Le moment du signifiant se découvre donc intrinsèquement et essentiellement *ambivalent* : les signifiants, comme ils sont fonctionnellement parties prenantes du système de la langue alors qu'ils se trouvent constitués en son dehors, présentent une nature *intrinsèquement duale* qui ne va pas sans soulever différentes questions.

C'est à ce point que s'opère une première rencontre avec la phénoménologie husserlienne, qui de même va reconnaître une ambivalence du signifiant (cf. *infra*). Il s'agit donc d'une sorte de validation phénoménologique de cette complexion particulière du signifiant. Mais la validation est aussi dans le texte saussurien : précisément, dans sa conception du « concret de langue », Saussure est conduit à reconnaître, et à maintenir, une composante substantielle, donc extérieure au système de la langue. Voyons cela, d'abord sous l'angle phénoménologique.

Rappelons au préalable que selon Husserl, tout du moins dans les premières étapes de ses recherches sur la phénoménologie du signe, c'est « L'intention de signification [qui] constitue la *caractéristique phénoménologique* de l'expression par opposition au *flatus vocis* »³⁴, autrement dit : « l'essence de l'expression réside exclusivement dans la signification »³⁵.

Mais l'examen phénoménologique établit que, quand bien même « nous vivons » dans l'objet de signification visé en propre, nous ne pouvons totalement nous défaire de la présence, comme résiduelle, d'un objet qui relève quant à lui d'un acte de *nature perceptive*. Tout se passe comme si dans le signe réside, sous une forme amoindrie quoique persistante, la trace d'un objet comme *simplement perçu* : la conscience du locuteur, quand bien même elle est préférentiellement engagée dans un moment de signification, comporte toujours en arrière-plan la conscience, quoique modulée, d'un objet relevant d'un acte sensible – autrement dit : « la conscience de son de mot sensible n'est manifestement pas la conscience de mot. [mais] Dans l'appréhension de mot, la première est contenue ; le son sensible de mot apparaît bien ; mais seulement en tant que soubassement fondateur [avec le caractère particulier de soubassement fondateur] »³⁶.

Du point de vue husserlien, le signifiant apparaît donc bien *ambivalent* : le « son de mot » est plus qu'un « simple sensible » puisque les formes de son apparaître (son identité phénoménale) sont configurées par son orientation vers une objectivité signifiée, mais il persiste toutefois, dans une certaine mesure à préciser, dans son identité de phénomène « concret ».

Or on retrouve cette ambivalence du signifiant dans la pensée saussurienne. Pour s'en convaincre, il suffit de reprendre la discussion sur la notion de « concret » — retracée ici à travers quelques citations.

On sait que dans un premier temps Saussure rapporte la concrétude linguistique à une conscience de significativité : « concret, comme réel s'applique à tout ce dont les sujets parlants ont *conscience* à un degré quelconque »³⁷, et plus précisément : « est concret ou réel ce qui est dans la conscience des sujets parlants, c'est-à-dire ce qui est *significatif* à un degré quelconque »³⁸. Or, Saussure reconnaît aussi l'existence d'une gradience de significativité : « il y a des degrés de conscience et de significativité »³⁹. Mais ce dernier constat a pour effet de dissoudre la notion de concrétude. En effet, « en ce sens, toutes les unités proprement dites [seraient] concrètes, y compris les séries paradigmatiques »⁴⁰.

³⁴ Husserl, *RL1*, p. 47.

³⁵ Husserl, *RL1*, p. 56.

³⁶ Husserl, *Leçons*, Appendice II, p. 175.

³⁷ Godel, 1969, p. 220.

³⁸ Godel, 1969, p. 157.

³⁹ Saussure *in* (Godel, 1969, p. 233).

⁴⁰ Godel, 1969, p. 210.

Saussure est donc amené à réviser sa conception du concret, et d'abord en la rapprochant du caractère d'essence des signes : « [...] dans la langue, est concret tout ce qui est présent à la conscience du sujet parlant [...] Mais ce n'est pas dans ce sens (justifiable) que nous avons pris les termes : concret et abstrait. Concret, ici, signifie que l'idée a son unité dans le support sonore »⁴¹. Clairement, donc, à ce stade, le concret renvoie au régime de l'interdépendance signifiant/signifié. Or pourvu d'un tel critère de concrétude, on dispose dualement d'une « méthode de délimitation » : « [...] les divisions établies dans la chaîne acoustique [...] correspondent à celles de la chaîne des concepts [...] »⁴². On voit donc que le mode de la délimitation a partie liée avec la concrétude en langue, comme le restitue la définition suivante : « l'unité concrète est une unité délimitable »⁴³.

Or la méthode de délimitation va réciproquement engager un ordre d'objets qui n'est pas celui de la langue mais celui de son support (substance) d'expression : « *délimiter* est une opération non purement matérielle mais nécessaire et *possible* parce qu'il y a un *élément matériel* »⁴⁴.

D'où une certaine *ambivalence du signifiant*. Car d'une part, « l'unité concrète [...] se défini[ssant] donc comme un élément délimitable : c'est le signe en tant que son signifiant *coïncide* avec une certaine tranche auditive »⁴⁵, et, d'autre part, comme le principe d'une « coïncidence » suppose nécessairement une homogénéité des termes dont on examine la coïncidence, c'est donc l'unité des formes du support simplement perceptif et du signifiant en propre qui se trouve ainsi affirmée. Et à ce titre, Godel parle bien d'une communauté de formes entre le support phonique et le signifiant linguistique : « le seul trait commun qu'on puisse trouver [entre l'unité concrète] et l'unité phonique [est justement d'être délimitable] »⁴⁶.

Le signifiant présente donc bien une nature complexe, précisément en ce que son appréhension conjugue deux points de vues inséparables : d'une part le signifiant dans son *aspect purement perceptif*, comme simple complexe phonématique, d'autre part le signifiant comme entité structurellement constituée dans et par le système linguistique, c'est-à-dire comme *orientant vers du contenu* (indéterminé).

2.5 – L'architecture fonctionnelle : construction.

Pour récapituler : si on note par « # » le rapport de différence « distinctive » (cf. *supra*), par « / » le rapport de différenciation topologique, et par « ↔ » la connexion fonctionnelle entre les différences de signifiants et de signifiés, on est donc passé du schéma d'une « corrélation de rapports différentiels opérant sur deux masses amorphes », soit la formule « $sia_1/sia_2 \leftrightarrow sié_1/sié_2$ », à la formule « $sia_1\#sia_2 \leftrightarrow sié_1/sié_2$ ».

Ce faisant, en faisant valoir des régimes de structure distincts aux plans de l'expression et du contenu, on a clairement brisé la symétrie du signe, telle qu'on la trouve dans de nombreux passages du *Cours*. Mais ce principe de symétrie se trouve remis en question par Saussure lui-même, ainsi par une modification radicale, dans le troisième cours⁴⁷, du schéma du signe, où la double flèche est remplacée par une simple flèche (du signifiant vers le signifié), et, corrélativement, au travers du concept de valeur, qui introduit une « relation de signification » ou « d'échange » (notée R_s) entre le signifiant (pensé comme valeur) et sa contrepartie « matérielle » (extérieure au système).

⁴¹ Saussure in (Godel, 1969, p. 211).

⁴² *CLG*, p. 146.

⁴³ Godel, 1969, p. 217.

⁴⁴ *Cours III*, p. 224 — nous soulignons.

⁴⁵ Saussure in (Godel, 1969, p. 211).

⁴⁶ Godel, 1969, p. 211.

⁴⁷ *Cours III*, p. 286.

Ceci étant, on peut ramasser l'ensemble des informations ci-dessus acquises dans le système de trois équations suivant :

- (1) « $sia_1 \# sia_2 \leftrightarrow sié_1 / sié_2$ »
- (2) $sia \rightarrow sié$.
- (3) $sia \rightarrow (R_s) \rightarrow a, b, c \dots$

Trois équations qui, moyennant quelques arbitrages et adaptations, se laissent assez naturellement intégrer dans la topologie élémentaire du système linguistique (cf. *supra*). Il suffit pour cela, — d'orienter dans (1) le rapport de corrélation entre différences de signifiant et de signifié,

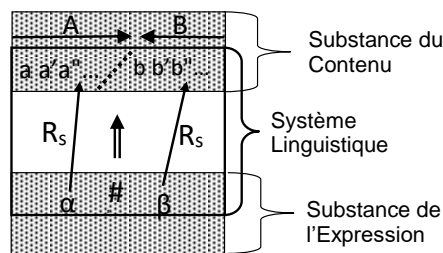
Soit (4) « $sia_1 \# sia_2 \Rightarrow sié_1 / sié_2$ ».

— d'observer que la donnée de (4) et (3) permet de déduire (2) qui peut donc être retiré.

Le schéma fonctionnel résultant est alors le suivant :

Notations :

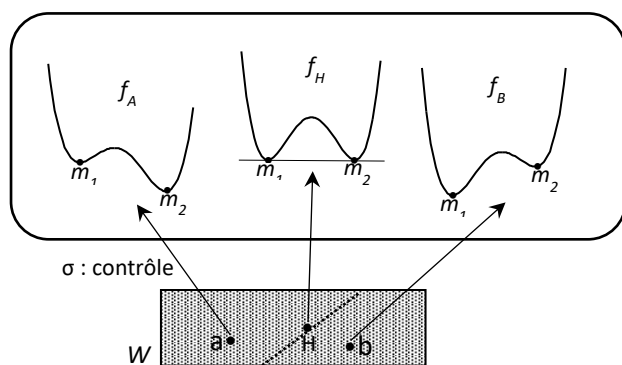
- signes α/A et β/B (suivant le patron signifiant/signifié)
- $a, a' \dots b, b' \dots$: contreparties concrètes de α et β
- le trait en pointillé note un rapport différentiel (frontière) catégorisant la substance du contenu en sous-domaines attenants.



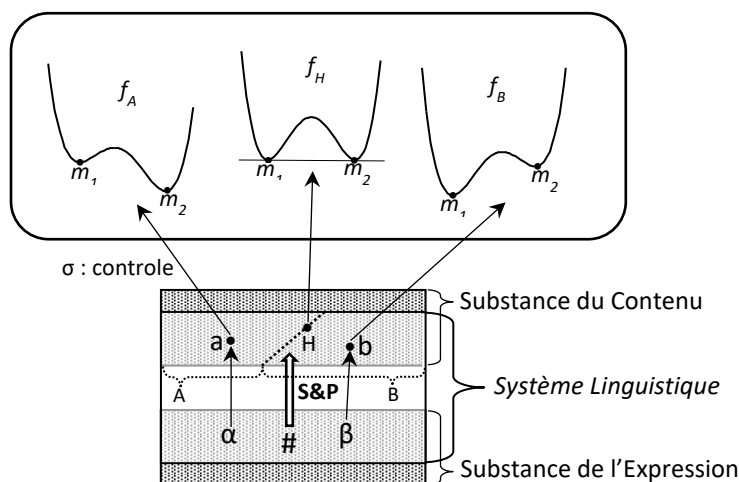
Pour achever le montage, trois étapes restent à accomplir :

- (i) apporter une détermination mathématique des rapports différentiels au plan du contenu ;
- (ii) rendre compte de la double flèche « \Rightarrow » ;
- (iii) situer la participation fonctionnelle des rapports S&P de l'« équation fondamentale ».

Pour le premier point, la solution nous est livrée « clé en main » par le dispositif morphodynamique, qui rend justement compte des processus de catégorisation différentielle d'un espace substrat. Très sommairement (cf. figure suivante) les éléments de l'espace substrat W « contrôlent » des dynamiques « f » qualitativement décrites sur la base des conflits (compétition à l'actualisation) engagés entre leurs attracteurs respectifs (ici m_1 et m_2). Ainsi, la situation dynamique portée par f_A donne prévalence à l'attracteur m_2 (minimum de f_A) aux dépens de m_1 (alors virtualisé) *versus* la dynamique f_B où les rôles sont inversés (m_1 actualisé et m_2 virtualisé). Les frontières dans l'espace substrat sont alors formées des éléments qui renvoient à des dynamiques instables (ici, attracteurs de valeurs égales) et dont les formes stabilisées se répartissent de part et d'autre de cette frontière.



L'application de ce schéma morphodynamique au dispositif fonctionnel du signe saussurien est des plus immédiats, soit :



Pour ce qui est des points (ii) et (iii), leur traitement est simultané.

En effet, ce qu'il convient maintenant de remarquer c'est que différentialité et rapports S&P ont « fonctionnellement partie liée », précisément en ce que les rapports de différence négative au plan du contenu conditionnent l'existence même des signes : la disparition d'une frontière dans la substance du contenu a pour conséquence de mettre en continuité, *i.e.* d'homogénéiser, les deux sous-domaines (les signifiés) qu'elle institue suivant des rapports de limitation réciproque. Un tel « effondrement » structural affecte donc l'existence des signifiés, et du même coup celle des signes qui les impliquent.

C'est donc dire que la flèche « \Rightarrow » (qui gouverne l'installation de frontières dans la substance du contenu) est fonctionnellement impliquée dans l'existence *versus* la non existence en langue. Par ailleurs, c'est dans le syntagmatique et le paradigmatisque comme axes variationnels que se trouvent mises en jeu et que se rencontrent les modalités de l'*existant* et du *non existant* en langue. Plus précisément les rapports S&P, en tant qu'ils administrent les variations d'un syntagme donné, constituent une structure opératoire en prise sur le possible et l'impossible en langue. Il en est ainsi, par exemple, des paires différentielles, dont l'analyse linguistique fait un usage constant, et qui mettent précisément et méthodologiquement en scène la sortie de la légalité linguistique, autrement dit la sortie de la sphère de l'existence en langue.

Soulignons qu'il s'agit ici non pas d'une légalité globale et d'un seul tenant mais d'une légalité locale et stratifiée, qui permet de concevoir des distorsions ponctuelles sous forme d'altérations de seuils, dans une logique d'ajustement, de reconfiguration et de négociation de sens en parole.

Nous retiendrons donc que la relation de détermination « \Rightarrow », qui régit à son aboutissant l'existence et la non existence en langue, renvoie donc structurellement à l'ordre des rapports S&P.

3 – SIGNIFICATION PHENOMENOLOGIQUE

Rappelons d'abord que les premières analyses du signe conduites par Husserl, où l'intention de signification (ou visée significative), en tant qu'elle anime et reconfigure le divers sensible du signifiant, constitue donc le caractère d'essence du phénomène signe, s'avèrent insatisfaisantes en ce qu'elles n'allouent aucune place à une conscience spécifique du signifiant dans sa nature de simple percept (cf. *supra*). Pour y pallier et rendre compte du caractère « secondaire » ou « accessoire » du signifiant, en regard du signifié – teinte « accessoire » qui est la marque phénoménologique du signifiant *versus* le signifié qui, quant à lui, « capte » la conscience – Husserl introduira une structure de champ attentionnel. Ce sont alors les positions que, dans cette structure organique du champ attentionnel, les objets des visées perceptive et significative occupent en regard l'un de l'autre, qui leur confèrent les qualités phénoménologiques et les statuts respectifs de signifiant et de signifié.

Pour l'essentiel, la structure du champ attentionnel s'articule suivant quatre modalités du « viser » : le mode de l'« arrière fond », le « remarquer » secondaire, le « remarquer » primaire, et la visée « thématique »,

Le « remarquer primaire » est le mode du « faire attention » qui dirige le rayon de la conscience vers un objet pour lui accorder un certain privilège. Mais l'attention (primaire) ainsi portée peut se détourner de l'objet qui n'est alors « remarqué » que de façon accessoire : l'objet reste ainsi présent comme perçu, il est toujours là dans les formes qui le configurent comme phénomène du viser primaire, mais il n'occupe plus pleinement l'attention, il ne vaut alors qu'à titre annexe. Tel est le mode du « remarquer secondaire ».

Mais les objets des « remarquer » primaire et secondaire qui, à des poids inégaux, ont les caractères de la « présence distincte », n'apparaissent pas dans un néant : ils se présentent sur le fond d'un ensemble diffus et incertain d'objets, et dans lequel ils sont susceptibles d'être puisés pour être promus à une position plus élevée dans la hiérarchie du champ attentionnel. C'est l'arrière-plan, analogue du fond de la gestalt théorie.

Mais il y a une autre façon d'être attentif que celle qui accorde un plus ou moins grand privilège à l'objet. Précisément : il faut établir une séparation « entre le fait d'être tourné vers un objet et le fait d'être occupé par lui ». Ainsi, lorsque la conscience est tout entière impliquée dans l'objet, lorsqu'elle investit son *horizon intérieur* et que, pour ainsi dire, elle l'« habite », alors on parlera de visée « thématique ».

La constitution du signe procède alors de la modalisation des objets intentionnels de son et de sens, définis au départ suivant des actes de conscience spécifiques et séparés, sous l'unité du champ attentionnel de la conscience. Précisément : l'acte de l'intention sémiolinguistique institue les consciences de son (de mot) et de signification, au départ distinctes, dans les positions interdépendantes d'objets d'une visée primaire (perception) et thématique (signification).

Ces positions exposent exhaustivement les caractères phénoménologiques du signifiant et du signifié, et rendent conjointement compte de leur unité doublement fusionnelle et dissymétrique. Elles expliquent aussi l'ambiguïté phénoménologique du signifiant, car le son de mot se constitue comme objet d'un remarquer primaire (perceptif), donc comme simple phénomène sensible, mais par ailleurs, il apparaît, dans sa connexion intrinsèque à l'objet d'une

visée thématique, comme obligeant la conscience à se détourner de lui pour s'investir dans sa contrepartie structurale du champ attentionnel, à savoir le signifié en position, donc, thématique.

On observe alors, et assez directement, que la morphodynamique du signe saussurien, qui expose donc les formes de l'objectivité langagière, coïncide pour partie avec la structure complexe de l'intentionnalité linguistique telle que décrite par Husserl.

En premier lieu, semblablement à l'intentionnalité linguistique qui conjugue deux ordres de « viser », l'un à caractère perceptif, l'autre d'orientation signifiante, le modèle morphodynamique du signe articule deux plans d'objets en partie déliés quoique fonctionnellement conjugués : d'une part, le plan des signifiants, entendus comme agencements phonématiques, et qui relèvent donc d'une saisie simplement « perceptive », et, d'autre part, celui des signifiés comme identités différentielles de sens.

En second lieu, et plus essentiellement, on observe que dans l'infrastructure du signe saussurien les signifiants et les signifiés détiennent, de par leurs positions fonctionnelles, des significations structurales en tout point semblables à celles des objets respectivement primaire et thématique du champ attentionnel.

En effet, les signifiants, comme « simples perçus », se trouvent impliqués dans la structure morphodynamique du signe en qualité de paramètres d'un contrôle sur la constitution des signifiés.

Or il est clair que du point de vue de l'« économie structurale », ce qui est prégnant sur la scène morphodynamique c'est le processus de différenciation qui se déploie dans une substance de contenu. Car le système tout entier, comme en sa raison finale, préside à la genèse de morphologies signifiantes et ne constitue de ce fait que la machinerie où se trame, alors au premier plan, l'existence et la non-existence en langue. Ce qui revient à dire que les moments configurationnels qui prévalent dans la logique interne de l'architecture dynamique du signe, ceux que Husserl appelle « thèmes » au sens où ils occupent une position supérieure dans l'échelle de l'investissement conscientiel, sont précisément les signifiés, comme valeurs différentielles.

Il s'ensuit que, corrélativement, et en regard de l'horizon de fonctionnement du système qui les mobilise, les signifiants apparaissent sous une teinte accessoire : ils ne sont que des « intermédiaires », obligés sans doute au plan fonctionnel, mais secondaires au plan des enjeux. Les signifiants se trouvent certes engagés dans le contrôle des formes émergentes, mais celles-ci occupant le devant de la « scène morphodynamique », ils se trouvent frappés de « désintérêt » aussitôt que mobilisés, dans la mesure où intrinsèquement, de par leur signification fonctionnelle, ils orientent vers les signifiés auxquels ils sont, pour ainsi dire, consacrés.

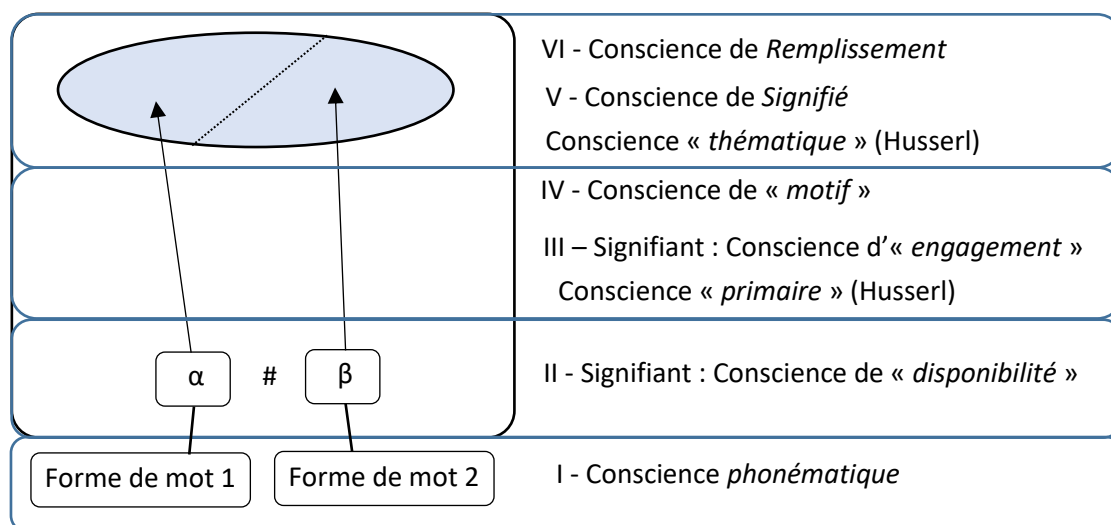
On notera par ailleurs que dans l'appareil morphodynamique la connexion nécessaire entre signifiants et signifiés est une relation dissymétrique et dynamique, où les signifiants ont donc un rôle fonctionnel *au service* de l'émergence d'identités différentielles de sens, qui *comptent alors prioritairement pour* la conscience.

Mais la signification phénoménologique du dispositif morphodynamique va bien au-delà de cette première correspondance entre, d'un côté, des positions fonctionnelles et structurales (à savoir les paramètres de contrôle et les grandeurs différentielles) et, de l'autre, des déterminations phénoménologiques (respectivement, les objets primaire et thématique).

Toutefois, pour être en mesure d'établir la pleine portée phénoménologique du dispositif morphodynamique, il convient d'abord de souligner avec force que l'architecture morphodynamique est à comprendre au format d'un acte et non pas à celui d'un processus – autrement dit, et plus clairement, le schéma morphodynamique n'a pas une teneur « fonctionnelle » au sens du cognitivisme classique : fonctionnaliste et computationnel : il

n'expose pas une hiérarchie de niveaux ou de plans d'objets, qui seraient successivement atteints au fil d'une progression opératoire. Tout au contraire, dans le schéma morphodynamique les différents plans coexistent au sein d'un complexe organique où les diverses pièces mobilisées établissent leurs identités suivant des connexions fonctionnelles réciproques. Ainsi, le complexe morphodynamique opère suivant une logique d'acte, c'est-à-dire sur le mode de l'appréhension d'un matériau simplement perceptif (le signe comme concret) qui se trouve par-là fonctionnellement investi (et promu en signifiant) dans une visée globale et unitaire de constitution de signifiés. Et si néanmoins une forme de hiérarchie peut y être discernée, il s'agit d'une hiérarchie *d'épaississement* et non d'une hiérarchie *d'enchaînement*. En effet, s'il est donc inconséquent, de par sa signification fonctionnelle, de démembrer le dispositif morphodynamique en une succession de plans d'objets, il est en revanche tout à fait légitime d'y distinguer différentes « phases » qui, dans des logiques de recouvrement réciproques, participent de la texture du signe dans son déroulé naturel vers le sens et ses remplissements (par lesquels l'objet « simplement visé » gagne en actualité).

Très précisément (cf. figure), ces différentes phases sont coextensives aux différentes strates d'engagement fonctionnel qu'organise le dispositif morphodynamique, chacune de ces strates procédant de la sélection et de la mise en relief de certains traits structuraux à l'œuvre dans le système et, corrélativement, de la neutralisation ou du « passage en arrière-plan » de ceux qui ne sont pas retenus, et chacune de ces strates produisant aussi des objets de conscience verbale spécifiques. Sur cette base, les principales strates de la conscience verbale, c'est-à-dire les principales sorte d'objets « sémiotiquement engagés » dont la conscience peut se configurer la présence et se saisir sont les suivantes.



On ne retiendra d'abord que la pure position de paramètre de contrôle, attribuée primordialement à un complexe phonique en tant qu'il tombe sous un acte de l'intentionnalité sémiotique. La conscience verbale qui y correspond est une simple *conscience de disponibilité* au sens où le signifiant est pris seulement comme susceptible de participer d'une configuration verbale à venir, et dans l'ignorance totale du rôle qu'il y tiendra. La conscience de disponibilité n'est rien d'autre qu'une conscience de ce moment singulier d'une « ouverture sur... », sans détermination aucune de l'orientation d'une telle « ouverture ». Il s'agit là d'un premier état de sémiotisation, où l'objet concret au départ limité à lui-même pour ainsi dire abandonne son quant-à-soi et se pose comme « fenêtre sur » un au-delà, mais sans considérations sur le champ auquel il donne possiblement accès ni sur la fonction qui lui reviendra dans une configuration sémiotique globale à la participation de laquelle il s'annonce donc disponible. De cette strate de conscience

verbale relèvent par exemple les portions syllabiques telles que primairement perçues dans le déroulé d'un discours, à savoir en tant qu'elles sont encore dans l'incertitude de la fonction sémiolinguistique qui leur reviendra (ainsi, comme morphème ou comme simple partie d'un vocable plus large). La notion de « son de mot », qui est plus qu'un « son » mais pas encore un « signifiant » recouvre cette strate de conscience verbale, et la suivante.

À un degré fonctionnel supérieur, et soutenu par la conscience sous-jacente de disponibilité, on prendra en compte la connexion de contrôle, mais du seul point de vue de son existence (abstraction faite de son identité propre, à savoir son renvoi à telle ou telle région de contenu). L'objet de conscience ainsi retenu procède d'une simple *conscience d'engagement* (au sens). On retrouve ici le plan de la « signifiante sémiotique » de Benveniste⁴⁸, plan sollicité dans les épreuves de « décision lexicale » où il s'agit de reconnaître un stimulus dans sa simple qualité de mot ou de logatome (pseudomot). Rappelons en effet que, du point de vue de Benveniste, les langues naturelles combinent deux régimes de signifiante : la signifiante ressortissant du système de la langue, et la signifiante telle que s'accomplissant en discours. Ce qui les différencie *essentiellement* ce sont les modalités, valant alors critères, suivant lesquelles ces deux régimes de sens se laissent appréhender. Alors que la signifiante d'une unité sémiotique n'apparaît que sous le prisme de l'opposition présence/absence, celle qui émane du discours se prête à être « comprise », donc saisie dans son identité spécifique. Autrement dit, s'agissant d'un signe comme entité du système de la langue, « il n'est [pas] question de définir le sens [...]. Au plan du signifié, le critère est : cela signifie-t-il ou non ? Signifier c'est avoir un sens sans plus »⁴⁹ et « en sémiologie, ce que le signe signifie n'a pas à être défini »⁵⁰. Au plan du discours, en revanche, lorsqu'il s'agit donc de « la langue en emploi et en action », la signification réside dans « l'intenté » de l'acte : dans ce que le locuteur veut dire. En d'autres termes, le sens de la phrase est dans « l'actualisation linguistique de la pensée [du locuteur] »⁵¹ ou encore dans « l'idée qu'elle exprime »⁵². C'est dire que dans ce cas, il ne suffit plus au signe d'être simplement « reconnu »⁵³, donc saisi comme disposant d'un signifié et sans autre mention que l'existence de ce signifié : le discours demande à être « compris », et ceci passe par une appréhension sémantique ayant prise, au-delà de la simple présence du sens, sur une identité de signification spécifique. C'est précisément de la strate de signifiante « sémiotique » (au sens de Benveniste) que rend compte la conscience d'engagement : une forme d'expression est reconnue comme un authentique signifiant en regard de l'existence ou non d'une connexion fonctionnelle de contrôle, qui atteste donc de son implication dans un univers de significations.

La strate suivante sollicite la connexion fonctionnelle de contrôle dans son identité spécifique (renvoi à un sous-domaine particulier de la substance du contenu) mais sans qu'une conscience de signifié, qui relève de la strate suivante, ne soit déjà disponible. Nous nous situons donc ici à un niveau intermédiaire de la formation du sens : au-delà des consciences de disponibilité et d'engagement, mais en deçà d'une pleine conscience de signifié, voire de remplissement. Une qualification de cet état intermédiaire d'accès au sens nous est donné avec le concept de *motif* élaboré par (Cadiot & Visetti). Pour l'essentiel : le contenu d'un motif quoiqu'intelligible et identifiable échappe à toute qualification arrêtée, dans l'exacte mesure où il relève d'une intentionnalité praxique et non pas d'un acte de connaissance : un motif relate le style particulier d'un rapport qu'un sujet établit avec son milieu, rapport qui installe un monde de qualités et de formes signifiantes en réponse au tissu primordial et vague de sollicitations qui l'interpellent.

⁴⁸ Benveniste, 1974.

⁴⁹ Benveniste, 1974, p. 222.

⁵⁰ Benveniste, 1974, p. 222.

⁵¹ Benveniste, 1974, p. 225.

⁵² Benveniste, 1974, p. 225.

⁵³ Benveniste, 1974, p. 64.

Ainsi les motifs se placent « en deçà de la distinction entre mono- ou polysémie, dans la mesure où celle-ci présuppose des régimes de signification plus stabilisés »⁵⁴, et de même, leur ordre se situe « [...] bien en amont de toute logique de classification de référents, ou de catégorisation »⁵⁵. Enfin, le concept de *motif* garantit l'existence et assure l'unité et l'identité sémantiques d'une conscience d'engagement au sens portée par les vocables. Car à travers le motif il s'agit bien notamment « [de] préserver l'intuition d'un principe d'unification central [...] selon lequel certains mots au moins disposent en propre d'un [sens entendu comme] *motif* »⁵⁶.

Mais il y a plus. Car le motif, en ce qu'il ne constitue pas un potentiel générateur de ses acceptions en emploi, en ce qu'il ne renferme pas les principes de ses diverses actualisations sémantiques, et en ce qu'il participe néanmoins d'une production actuelle de sens, le motif, donc, en appelle à des opérations complémentaires pour ajuster et stabiliser sa matière. Il s'agit en premier lieu des *profilages*, où la différenciation tient un rôle central : « [les motifs] sont insuffisant à organiser, et *a fortiori* expliquer, la diversité des emplois qui font en réalité appel à des processus de profilage et de thématisation [...] »⁵⁷. C'est ainsi dire que la conscience de motif se prête aux élaborations ultérieures aboutissant à des signifiés — et c'est ce qu'expose précisément le dispositif des strates de conscience verbale.

Ainsi, prolongeant les phases de conscience de *disponibilité* et d'*engagement*, et procédant de l'identité (comme *motif*) de la connexion fonctionnelle entre les unités d'expression et la substance de contenu, on reconnaîtra une nouvelle strate spécifique de conscience verbale : la conscience de *motif*. Laquelle conscience de motif nourrit naturellement, au travers des schémas de différenciation dynamique qui s'en saisissent, une conscience verbale ultérieure, celle du signifié.

La strate de conscience verbale suivante est pour ainsi dire le point focal du dispositif morphodynamique, en tant qu'il restitue un acte de visée significative. À ce niveau s'élabore une conscience de *signifié* comme conscience d'une structuration différentielle instituant des identités négatives de signification.

Terminons alors notre traversée des épaisseurs de la conscience verbale en faisant état de la conscience de *remplissement* (ou, dans les termes⁵⁸ de Merleau-Ponty, *consommation*) non explicitement située dans le schéma morphodynamique, mais qui constitue la suite logique quoique non nécessaire de l'épaississement conscientiel du signe : il s'agit dans l'acte de remplissement de porter un objet négatif et simplement intentionnel (le signifié) à un degré de positivité et d'effectivité supérieur, à travers par exemple, l'actualisation d'une représentation mentale, ou une détermination catégoriale, ou encore le renvoi à un référent. On sort ici du champ sémiolinguistique.

Complément : Notre description ne serait pas complète si nous négligions un plan de factualités qui, sans relever en propre des strates de la conscience verbale, participe néanmoins de l'objectivité sémiolinguistique, tout du moins dans son métabolisme. Il s'agit du plan de la substance d'expression, à savoir le plan des faits phoniques ou graphiques constitués comme « concrets », donc indépendamment de tout engagement sémiolinguistique, et en tant que tels fermés sur eux-mêmes. Comme le montre l'analyse husserlienne et comme le confirme le texte saussurien, le signifiant présente une nature ambivalente. Dans l'analyse phénoménologique (cf. *supra*), cela tient à ce que la matière (par exemple graphique) du signifiant, quand bien même secondarisée dans le champ attentionnel en regard de la conscience thématique (de signifié), maintient son

⁵⁴ Cadiot & Visetti, 2001, p. 96.

⁵⁵ Cadiot & Visetti, 2001, p. 97.

⁵⁶ Cadiot & Visetti, 2001, p. 96.

⁵⁷ Cadiot & Visetti, 2001, p. 104.

⁵⁸ Merleau-Ponty, 1969, p. 57.

caractère d'objet d'une simple perception. Dans l'analyse structurale (cf. *supra*), l'ambivalence du signifiant tient à l'implication de son caractère concret dans l'opération de délimitation qui pour partie le détermine. Enfin, dans le dispositif morphodynamique la position structurale du signifiant comme paramètre de contrôle, on l'a vu, est aussi ambivalente, en ce qu'elle met en coïncidence le caractère matériel de l'expression et son engagement fonctionnel.

Ainsi, si le signifié procède du signifiant, le signifiant lui-même s'érige sur un élément extérieur (en tant que pourvu d'une constituance intrinsèque) au système sémiolinguistique ; élément qui « persiste » dans ses caractères de « concret » lorsqu'il se trouve appréhendé dans un acte intentionnel sémiolinguistique, et qui retombera à l'état inerte, après que le signe aura été « consommé ». La substance de l'expression si elle n'a pas de place dans la stratification de la conscience verbale au sens strict, peut néanmoins prétendre y figurer si on en élargit le sens : si on considère, en deçà des régimes de structure qui instaurent une phénoménalité et une objectivité sémiolinguistiques, le fait nécessaire et persistant d'une matérialité perceptive dont la conscience sémiolinguistique fait usage mais sans jamais l'assimiler.

4- CONCLUSION

La morphodynamique du signe, et l'analyse qui y conduit, a ceci de remarquable qu'elle met en évidence les deux plans de rationalité empirique qui sous-tendent l'ordre et les pratiques sémiolinguistiques ainsi que la logique de leur intrication. On a en effet établi la signification phénoménologique de l'appareil fonctionnel saussurien, précisément en ce qu'il rend compte de la stratification de la conscience verbale telle qu'elle ressort des analyses husserliennes. La morphodynamique du signe livre donc les formes internes et les régimes de constitution des phénomènes les plus « manifestes » de l'expérience sémiolinguistique, à savoir les signes-mots entendus comme unités « maximale-ment délimitées »⁵⁹. Mais cet ordre de phénoménalité sémiolinguistique, quand bien même il est majeur d'un point de vue fonctionnel – nous y reviendrons – montre un caractère « second » du point de vue de son élaboration. Car, comme l'a bien vu Merleau-Ponty, et comme l'expose le montage morphodynamique, « les mots [...] apparaissent comme des réalités secondes, résultats d'une activité de différenciation plus originaire »⁶⁰. En effet, on a pu voir que l'unité indivise quoique dissymétrique du signifiant et du signifié procède du rôle fonctionnel assigné au signifiant, à savoir celui de paramètre contrôlant l'émergence de frontières différenciatrices dans une substance de contenu, lesquelles frontières instituent des signifiés comme grandeurs oppositives et négatives. Mais ces régimes différenciateurs, on l'a vu aussi, sont précisément les formes d'une intuition structurale pure – formes dont la morphodynamique livre donc l'expression mathématique conforme pour *in fine* ouvrir sur une schématisation des concepts d'une ontologie structurale. Ainsi, la morphodynamique du signe prend fondamentalement en charge les régimes de la phénoménalité structurale, ceci en vue, à travers leur expression mathématique idoine, d'une « construction » (selon ces régimes) des concepts de la catégorialité structurale. Il apparaît donc que la morphodynamique du signe dispose au sein d'un montage intégré de deux plans de phénoménalité : l'un (le signe) tourné vers les pratiques sémiolinguistiques, donc relevant d'un « pour soi » du locuteur, l'autre relevant d'une perspective épistémique kantienne, où l'élaboration d'une vérité empirique, donc d'un « en soi » sémiolinguistique, passe par la reconnaissance puis la synthèse (par voie de schématisation) de formes pures d'intuition et d'entendement – ici dans le cadre d'une ontologie structurale. Il reste alors à comprendre la logique de cette intrication de plans phénoménologiques. La réponse nous est donnée dans l'examen du fonctionnement interne de l'appareil morphodynamique. On sait en effet que la

⁵⁹ « le mot est l'unité la plus fortement délimitée » (Saussure *in* (Godel, 1969, p. 211)).

⁶⁰ Merleau-Ponty, 1969, p. 46-47.

réalité concrète, l'existence empirique effective, du signe sémiolinguistique procède de l'émergence de frontières dans une substance de contenu. Or un examen plus précis⁶¹ montre qu'une telle émergence procède d'un processus de stabilisation d'une singularité au cours duquel l'actualisation d'une forme dynamique se fait aux dépens d'une autre forme alors virtualisée – forme virtualisée dont l'actualisation « forcée » aurait alors pour effet d'annihiler les frontières instituant de part et d'autre les identités différentielles. Au plan des factalités sémiolinguistiques, cela signifie que l'emploi d'un signe se fait toujours sur fond d'un autre signe, qui est non pas simplement en concurrence au regard de ses valeurs de signification, mais qui se trouve récusé comme signe possible dans le contexte considéré. Ainsi, l'existence du signe, comme unité d'un signifiant d'un signifié, procède en ultime instance d'un processus de stabilisation différentielle qui se trouve pour lui-même gouverné par une certaine distribution de contraintes syntagmatiques et paradigmatiques, lesquelles contraintes expriment une répartition toujours discutable et à réajuster des possibilités d'emploi des signes, et donc de leurs valeurs, qui y sont impliqués. C'est ainsi dire que l'« en soi » sémiolinguistique, *i.e.* une certaine réalité sémiolinguistique objective, qui, comme on a vu, sous-tend le « pour moi » des signes, se trouve en vérité régi par les pratiques effectives de ces mêmes signes : par les ajustements constants et toujours négociés de leurs usages. Ainsi, ce que dévoile en ultime instance le dispositif morphodynamique, c'est une participation mutuelle, intrinsèque et nécessaire, des ordres de l'objectivité et de la phénoménalité sémiolinguistiques.

Bibliographie

CLG : Cours de linguistique générale, cf. Saussure, F. de.

ELG : écrits de linguistique générale, cf. Saussure, F. de.

RL : Recherche Logique, cf. Husserl, E.

Leçons : Leçons sur la théorie de la signification, cf. Husserl, E.

Cours III : *Le troisième cours*, Cahier d'É. Constantin, *CFS*, vol. 58.

Benveniste, E., 1974, *Problèmes de linguistique générale 2*, Gallimard, Paris.

Bouquet, S., 1997 : *Introduction à la lecture de Saussure*, Payot, coll. *Bibliothèque scientifique*, Paris.

Cadiot, P., Visetti, Y.-M., 2001 : *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*, PUF, coll. *Formes Sémiotiques*, Paris.

De Mauro, T., 1972, *Introduction in CLG*.

Godel, R., 1969 (1957) : *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de F. de Saussure*, Droz, coll. *Publications Romanes et Françaises*, 61, Genève.

Husserl, E., 1969, *Recherches logiques (prolégomènes)*, vol. 1, PUF, coll. *Épiméthée*, Paris.

Husserl, E., 1991, *Recherches logiques (recherches 1 et 2)*, vol. 2, part. 1, PUF, coll. *Épiméthée*, Paris.

Husserl, E., 1993, *Recherches logiques (recherches 3, 4, 5)*, vol. 2, part. 2, PUF, coll. *Épiméthée*, Paris.

Husserl, E., 1995, *Leçons sur la théorie de la signification*, Vrin, coll. *Bibliothèque des textes philosophiques*, Paris.

⁶¹ Cf. Piotrowski, 1997, 2009, 2017.

- Husserl, E., 2000, *Recherches logiques (recherche 6)*, vol. 3, PUF, coll. *Épiméthée*, Paris.
- Kant, E., 1944 (1781/1787), *Critique de la raison pure*, PUF, coll. *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*, Paris.
- Merleau-Ponty, M., 1969, *La Prose du monde*, Gallimard, Paris.
- Merleau-Ponty, M., 2003, *Signes*, Gallimard, coll. *Folio-Essais*, Paris.
- Petitot, J., 1985a, *Les catastrophes de la parole*, Maloine, coll. *Recherches Interdisciplinaires*, Paris.
- Petitot, J., 1985b, *Morphogénèse du sens : 1, Pour un schématisme de la structure*, PUF, coll. *Formes Sémiotiques*, Paris.
- Petitot, J., 1992, *Physique du sens : de la théorie des singularités aux structures sémio-narratives*, éditions du CNRS, Paris.
- Piotrowski, D., 1997 : *Dynamiques et structures en langue*, Paris, CNRS Éditions, coll. *Sciences du Langage*, Paris.
- Piotrowski, D., 2009, *Phénoménalité et Objectivité Linguistiques*, Paris, Champion, Collection *Bibliothèque de Grammaire et de Linguistique*.
- Piotrowski, D., 2010, « Morphodynamique du signe ; I – L'architecture fonctionnelle », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 63, p. 185-203.
- Piotrowski, D., 2011, « Morphodynamique du signe ; II – Retour sur quelques concepts saussuriens », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 64, p. 101-118.
- Piotrowski, D., 2012a, « Morphodynamique du signe ; III – Signification phénoménologique », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 65, p. 103-123.
- Piotrowski, D., 2012b, « Sur la concrétude du signe : Saussure et Husserl », *Tribune Internationale des Langues Vivantes*, n° spécial *Linguistique et phénoménologie du langage*, P. Cadiot coord., mai 2012, p. 30-43.
- Piotrowski, D., 2012c, « Le pont du signe : Structuralisme et phénoménologie », in « *Percezione, semiosi e socialità del senso* », A. Bondi (éd.), Milano, Mimesis Edizioni, p. 159-201.
- Piotrowski, D., 2013, « L'opposition sémiotique/sémantique comme articulation de la conscience verbale », *Versus—Quaderni di Studi Semiotici*, 117, p. 27-52.
- Piotrowski, D., Visetti, Y.-M., 2014, « Connaissance sémiotique et mathématisation : sémiogénèse et explicitation », *Versus — Quaderni di Studi Semiotici*, n° 118, p. 141-170.
- Piotrowski, D., Visetti, Y.-M., 2015a, « The game of complexity and linguistic theorization », in Perconti, P., La Mantia, F., Licata, I., (Eds), *Language and Complexity*, Springer, coll. *Lecture Notes in Morphogenesis*, (sous presse).
- Piotrowski, D., Visetti, Y.-M., 2015b, « Expression diacritique et sémiogénèse », *Metodo — International Studies in Phenomenology and Philosophy*, vol. 3, n° 1, Num. Spécial : Phenomenology & semiotics, p. 64-112.
- Piotrowski, D., 2017, *Morphogenesis of the Sign*, Springer Publisher.
- Sarti, A., Piotrowski, D., 2015c, « Individuation and Semiogenesis : An Interplay between Geometric Harmonics and Structural Morphodynamici » in Sarti, A., Montanari, F., Galofaro, F., (Eds), *Morphogenesis and Individuation*, Springer, coll. *Lecture Notes in Morphogenesis*, p. 49-73.
- Saussure, F. de, 1972 (1916), *Cours de linguistique générale*, Payot, coll. *Bibliothèque Scientifique*, Paris.
- Saussure, F. de, 1974, *Cours de linguistique générale*, Édition critique par R. Engler, Harrassowitz, Wiesbaden.
- Saussure, F. de, 2002, *écrits de linguistique générale*, Gallimard, coll. *Bibliothèque de philosophie*, Paris.
- Thom, R., 1990, *Apologie du logos*, Paris : Hachette.
- Thom, R., 1977, *Stabilité structurelle et morphogénèse*, Paris, InterÉditions.